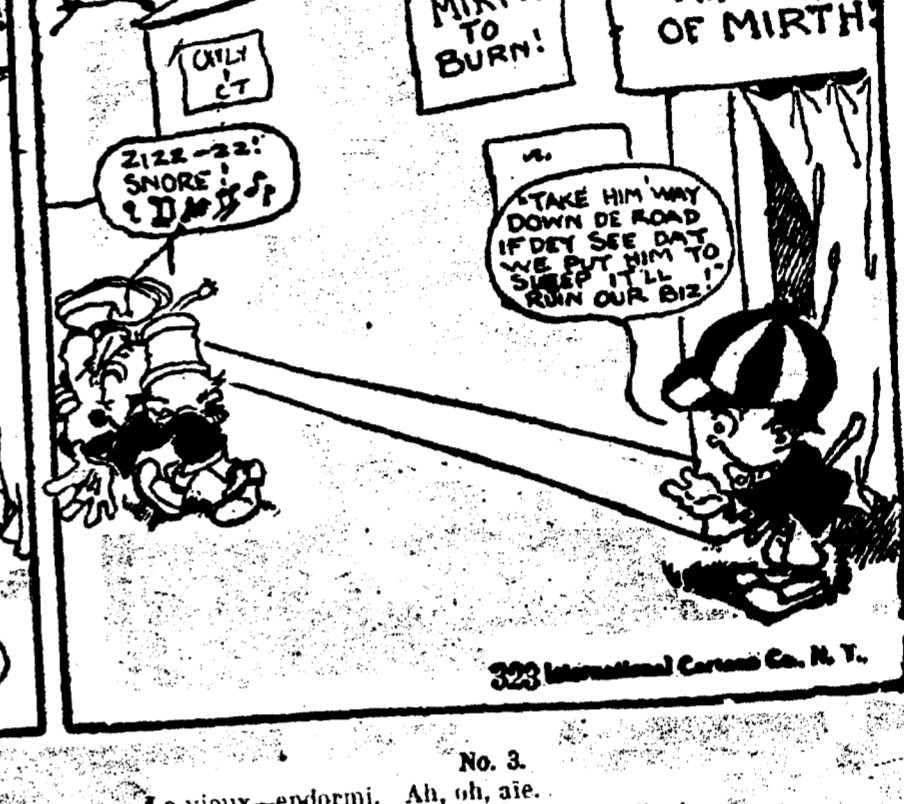


# THE HOUSE OF MIRTH



No. 1.  
Le vieux. — Tiens, est-ce un hôtel garni?  
Le gosse. — Entrez, entrez. C'est la maison du rigolo! Un sou, l'entrée.

No. 2.  
Le vieux. — Ah, laissez-moi dormir!  
Les gosses. — Dites donc, réveillez-vous et jouissez de la gaudriole.

No. 3.  
Le vieux — endormi. Ah, oh, ah.  
Les gosses. — Eh, mince des feux d'artifice!

No. 4.  
(On emporte le vieux.)  
Le capitaine des gosses. — Dépêchez-vous. Emmenez-le loin, car on nous blâmera pour ce truc.

## Où les Petits Oiseaux SONT DEVENUS GRANDS

Versailles, splendour des rois et refuge des militaires. — Une mobilisation d'étoiles et de plumets. — Les Allemands en Seine-et-Oise. — Un ordre du jour ignoré du maréchal French. — Oh se déverse la richesse et on s'exerce le génie de Paris. — Aux ateliers de la nation. — Le bercement de l'aviation n'a baillé de Fleurus à nos puissantes escadrilles. — L'esprit de Hoche et celui de Sully. — Les fortunes maraîchères et les angouises agricoles. — Les nourrissons sans pères et les écoles sans feu. — On est le charbon?

La mobilisation, qui fut générale, parut à Versailles une mobilisation de généraux. La ville qu'aimèrent les rois et que choquèrent les impératrices était devenue avant la guerre l'asile des méditations et le doux refuge des militaires. Par une tradition juste, à laquette nul d'entre eux ne contredisait, divisionnaires et brigadiers, colonels dignes de l'être, prenaient ici leur retraite. — Ils ne se connaissant point cependant, à chaque cortège funèbre, souvent un par semaine, tous étaient présents dans l'affection touchante et la noble pitié des grandes familles. La mélancolie d'un automne qu'ils avaient voulu plus glorieux les rendait satisfaits d'une fin de carrière qui avait pour témoins le calme des avenues royales, le silence des parcs historiques et les splendeurs toujours vivantes des temples de la patrie. Pour remplacer le champ de bataille où chacun d'eux avait rêvé de mourir, on leur avait fait une promenade à Port-Royal, tout proche et Trianon hospitalier. Aux polygones voisins, les carousels, étaient toujours beaux; sur l'esplanade les pavées toujours triomphales; au musée, les galeries de nos victoires, toujours complètes de l'image neuve des vieux drapeaux. Et puis, le jeudi et le dimanche, il y avait les musiques militaires, fanfares de toute leur jeunesse, harmonies de toute l'épopée. A la déclaration des hostilités, les dépêches et les lettres de services rappellèrent à l'activité plus de trois cents d'entre eux. Ce fut une mobilisation d'étoiles et de plumets, comme Paris lui-même n'en vit de pareille. Dans les comités techniques, dans l'administration des régions de l'intérieur, pour la discipline des réserves, pour les recrues ignorantes de l'art de la guerre, beaucoup devaient fournir l'utilité de leur enseignement et la fécondité de leur sagesse. A la défense de certains points du camp retranché de Paris et à l'aménagement des environs de Versailles, leurs leçons ne furent pas sans profit.

de septembre 1911 que les patrouilles ennemies sillonnèrent le nord du département de Seine-et-Oise. Vingt dragons pénétrèrent dans l'Asnières-sur-Oise, se ravitaillèrent à Viarmes, puis s'installèrent au château de Boyaumont, où s'éleva aujourd'hui le magnifique hôpital dû à la générosité du maréchal French et de sa sœur. D'autres traversèrent Luzarches, et en embuscade, y tuèrent, près de la mairie, le seul soldat qui devait tomber sous leurs coups dans le département, le maréchal des logis de Saint-Guy, du 1<sup>er</sup> dragons. Des uhlans envahirent Anvers, où naquit le joyeux poète Villain, et des automobilistes saxons s'avancèrent jusqu'à Marines, Us et Montmorency. Ils attaquèrent à la dynamite, sans dommages graves, plusieurs entrées du chemin de fer de Paris à Compiègne, et près du village de Bréançon, la ligne de Valmondois. Le même jour, nos sections du génie faisaient sauter les ponts de Persan-Beaumont, de Meurs, de Meriel, d'Auvers, de Parnain et le barrage de l'Isle-Adam. Les ponts du Pontois étaient minés, ainsi que celui de Meulan, les hôpitaux évacués, et on annonçait, le 3 septembre, le passage du dernier train sur le viaduc du chemin de fer de l'Etat. Les escadrons de gendarmerie se repliaient sur les bureaux télégraphiques ne résistaient plus, dans l'arrosage des ponts du Pontois, aux appels des administrateurs; l'ennemi avait coupé les fils. Les escadrons étaient encombrés de longues caravanes de fugitifs. C'est alors que, dans un ordre du jour à peu près inconnu, le maréchal French, qui opérait à l'est du département, en étroite communion avec nos armes, ordonna que les voitures civiles ne s'arrêtent plus dans les villages, qu'elles ne s'arrêtent plus que sur une seule voie, qu'elles fussent la nuit parquées dans les champs en dehors des routes, afin qu'elles fussent traversées la nuit et se fussent établies sur la rive sud de la rivière, à midi du 4 au 5 septembre au plus tard. La bataille de la Marne et notre retour offensif sur Compiègne en étaient arrivés à leur point d'exécution.

Dès que fut rétabli l'équilibre de nos armes, la tâche des administrateurs de Seine-et-Oise se révéla dans un ampleur et dans ses difficultés. Toute l'agriculture — depuis les arrosages de Rambouillet et d'Etampes voisins de la Beauce et riches en blé, jusqu'aux régions de Montmorency, d'Argenteuil et de Mantes, fertiles en produits horticoles — était à remettre en valeur; le rôle de l'école de Grignon et de l'école nationale de Versailles, délaissées par la mobilisation, ne suffisait pas à assurer l'avenir; pour le détail (le cheptel comprend ici plus de 100,000 bœufs et de 300,000 moutons), il fallait des bergers de Rambouillet, à peu près évanoués. Les militaires du nord avaient amené plus de 20,000 dans des agglomérations au tempérament délicat, et une partie du département, englobée, dans le camp retranché de Paris, voyait se doubler les obligations militaires ses lourdes responsabilités civiles. Il fallait agir vite et partant à la fois, être un allègement constant à la capitale, sans jamais lui devenir une charge, encore moins une inquiétude et un danger.

Seine-et-Oise a heureusement un avantage. Il est, autour de la Seine, comme une sorte de bassin et de champ d'expériences, où, tout à la fois, se déverse la richesse et s'exerce le génie propre de Paris. Dans les 601 communes que comprend le département, il n'est pas rare de trouver, à la tête des municipalités ou des bureaux de bienfaisance, les personnalités parisiennes les plus distinguées, banquiers puissants, agents de change, grands industriels, éminents directeurs d'établissements de tout ordre, etc., etc. De cet apport de qualités intellectuelles, les deux heures des administrateurs civils sont ainsi doublés. Au surplus, le département bénéficie du choix que chaque ancien ou chaque nouveau riche de la capitale fait ici, de son coin de production. La fortune fraîche ment constituée dédaigne volontiers les immenses qui existent. Le capitaliste ne construit pour lui, utilise les dernières découvertes et les tout derniers progrès, offre par là à l'impôt une source nouvelle de revenus et étend à l'extérieur le rayonnement de sa richesse. Après avoir construit, il amène en outre ses fermiers, ses hommes de confiance, son personnel. Dans quinze ans, Seine-et-Oise a vu ainsi sa population s'accroître de 100,000 habitants. De ce noyau, formé par les générations récentes, sortirent au contact de la guerre ceux dont l'initiative et les moyens devaient le plus faciliter la tâche de l'administration préfectorale et de l'autorité militaire. Leur activité fleurit partout et par tout produisit de magnifiques résultats. Près de 150 formations sanitaires virent le jour en un clin d'œil. Plus de 200 œuvres philanthropiques y sont restées vivaces. 176 usines y occupent aujourd'hui un personnel supérieur à 20,000 ouvriers, dont le salaire moyen est de 300 francs par mois pour les femmes et atteint souvent, pour les hommes, 23 francs par jour; ces usines fournissent avec rapidité aux exigences de la guerre actuelle. Dans les groupes de Persan-Beaumont et de Bourdan, d'Erment et de Corbeil, d'Essonne et de Rueil, d'Argenteuil et d'Etampes, de Gonesse et de Villeneuve-Saint-Georges, de Bezons et du Vexin, chaque industrie de constructions mécaniques, de forges, de laminaires, de produits chimiques, de distilleries, chaque manufacture de produits de petite chimie de fer, d'instruments agricoles, de pianos, a accru en quelques semaines son ordinaire production. Un fabricant d'automobiles, classé d'Albert, dans le

Somme, où il avait deux usines, a reconstruit en six mois des ateliers équivalents qu'il a consacrés au grand et au petit outillage, aux pièces entières et aux pièces détachées nécessaires aux besoins de la métallurgie. Des établissements anglais se sont ajoutés par endroits aux fabriques françaises, et pour que les industries de remplacement ne soient pas un vain mot, il s'est fondé une manufacture de lapis "persans".

Mieux que toutes les branches industrielles, l'aviation devait connaître ici d'extraordinaires développements. De cette aviation, en dépit des expériences réalisées sur d'autres points du territoire français, le département de Seine-et-Oise est, à proprement parler, le berceau. En 1783, Montgolfier renouvela ici sa tentative d'Annonay et assure à jamais sa gloire. C'est dans la nuit de Versailles qu'en avril 1784 on prépare pour le physicien Charles "une grande montgolfière de 19 mètres de hauteur, marquée à son chiffre, ornée d'emblèmes mythologiques" et qui emporte dans la forêt de Vaucluse les premiers cros amis; un moulin, un coq et un canard. C'est au-dessus de Sannois et de l'Isle-Adam que Pilâtre de Rozier et Robert prévièrent leurs essais. C'est à Chalais-Meudon qu'en 1792 le Comité de Salut public érige la première école d'aérostation militaire composée de Monge, de Berthollet, de Lazard, de Carné, de Fourcroy, de Guyton de Morveau et de Coutelle. Le projet d'usage de ballons captifs comme poste d'observation des combattants trouve grâce aux travaux de Lavoisier, une heureuse application; la première compagnie d'aéroliers est fondée en Seine-et-Oise, part le 2 avril 1794 aux armées de Sambre-et-Meuse et participe au siège de Maubeuge; le ballon s'appelle l'"Entrepreneur" et Coutelle en est le capitaine; les signaux sont assurés par des pavillons d'étoffe et de couleur différentes. Maubeuge tombe; "l'Entrepreneur" est transporté tout gonflé à Charleroi, et à Fleurus il contribue à la victoire. Cent quinze ans après, c'est de Buc que, pour démontrer tout l'avenir de l'aéroplane, Maurice Farman s'envole en décembre 1909, parcourt 50 kilomètres en moins d'une heure et confirme ainsi que la traversée de la Manche par Blériot, en août précédent, est parfaitement renouvelable. C'est à Moisson que M. Lebaudy construit le premier dirigeable; à Versailles qu'ont lieu les obsèques des victimes du "Républicain", tombé aux grands manœuvres de l'Allier, et que Guillaume II, à la stupéfaction des pouvoirs publics, envoie la première couronne. A Buc est le point de départ de la grande course Paris-Rome qui verra la victoire de l'enseignement de Villacoublay, et c'est encore en Seine-et-Oise qu'avant la guerre M. Poinceau, le roi d'Espagne et M. Millerand passent en revue 70 avions, dont le vol d'ensemble paraît la chose la

plus merveilleuse du monde, l'exploit que l'avenir ne pourra ni égaler, ni surpasser. Depuis le 2 août 1914, que d'essais et que d'expériences, que de modèles nouveaux, que d'appareils puissants, armés avec ingéniosité et avec hardiesse, ont en pour témoins les aéronautes de Chalais-Meudon et de Buc, de Villacoublay et de Saint-Denis, etc., avant d'aller au front prendre leur part de gloire! Sur l'indépendance faite au civil de voler, le militaire abondamment se rattache. Là où était un avion, il faut compter une escadrille; où était une escadrille, la plus nombreuse flotte de l'air. La disparition d'un aviateur, qui reste un deuil public, était, il y a trois ans, une véritable manifestation nationale pour laquelle s'accoulaient les gerbes et les fleurs mortuaires. Combien aujourd'hui tombent au champ d'honneur qui n'ont pour unique linéaire que la beauté et la simplicité même de leur chute! Les petits oiseaux sont devenus grands. Leur mort est celle des aigles, dans la solitude immense des nues, au-dessus du désert des cimes, sous le feu du ciel.

Les perfectionnements de l'aéronautique, l'essor de la vie industrielle n'ont pas nui à la prospérité agricole dans le pays qui vit naître Sully. Les maraîchers, qui des divers points de Seine-et-Oise approvisionnent la capitale, ont réalisé de gros bénéfices. Les légumes frais ont été vendus dans de tels prix qu'une seule saison a vu leur valeur de deux récoltes et que le négoce des produits a surpassé deux fois le montant du terrain. La main-d'œuvre militaire, des ouvriers belges, 1,200 prisonniers de guerre, 800 Annamites, gentils et doux, ardent au travail comme s'ils eussent soigné leurs propres rizières, ont leur à tour contribué au bonheur des campagnards. L'abondance des betteraves a nécessité, pour le transfert aux usines, que les distilleries de la monoproduction des 100 kilomètres de chemins de fer sur toute que compte le département. Comme les fruits de la terre, ceux de l'humanité ont trouvé preneurs; la guerre avait privé de père beaucoup de nourrissons; secourus par le donnement de quelques amies, Mme Autran, femme du distingué préfet de Seine-et-Oise, a pu les confier à des mains diligentes, qui chaque quinze jours les présentent, contrôlent leur santé et les maintiennent dans leur gracieux embonpoint.

Dans ce tableau de félicité relative, le seul point qui reste noir est celui du charbon. Par réparation de secteur, le département relève des mines du Pas-de-Calais, dont l'extraction est si féconde que les propriétaires refusent d'exploiter davantage. Autour les fosses, la houille s'entasse et s'accumule dans des conditions pires que dans la plupart de nos ports. Les moyens de transport manquent. Nul ne l'élève et ne la distribue. Pour parler

aux premiers froids de l'hiver, les mères et les enfants, les professeurs et les élèves ont recueilli et rapporté toutes les dépitées des bois. Vaine besogne, la crise du charbon laisse dans 131 communes les écoles et les ouvroirs de bienfaisance sans feu. Pour recevoir les 19 millions de tonnes nécessaires au département, l'administration préfectorale a fondé, à l'instar de la ville de Paris, une société financière au capital de 150,000 francs. Malgré les canaux et les rivières, les voies ferrées et les routes nombreuses de Seine-et-Oise, malgré l'ingéniosité des maires et leurs puissantes relations, le charbon n'arrive toujours pas. Misère deux fois grande, plainte double et douloureuse de ceux qui le répartissent et de ceux qui l'emploient. Où est le charbon? Pourquoi est-il là où il ne devrait plus être? Pourquoi n'est-il pas où les pauvres gens le réclament, où le besoin s'en fait si cruellement sentir? Du charbon pour Seine-et-Oise! Tout comme pour Paris, du charbon du charbon!

GABRIEL ALPHAUD.

Vous servez-vous d'huile d'Olive Pure? Il y a une grande différence entre l'huile d'olive pure et les autres.

**ITALIAN BEAUTY**

Est absolument pure — extraite d'olives mûres, choisies en Italie et importée dans ce pays. Supérieure à toutes les autres pour usage médical, insurpassable pour embellir la peau.

Bouteilles de 10 oz. .... 30c  
Littres (canettes pleines mesure) ..... 80c  
Gallons (canettes pleines mesure) ..... 3.00

Une huile parfaite pour usage médicamenteux intérieur ou extérieur. Elle a toujours bon goût et est toujours fraîche. Demandez-en à votre pharmacien. S'il ne peut pas vous en fournir, téléphonez ou écrivez

**V. S. DANTONI**  
130 Rue Hôpital. Phone Rom. 5770

En faisant vos commandes mentionnez l'Abelle N. V. P.

**L. MONROSE ET FILS,**  
Assurances en Général

Feu, Tornado, Vie, Accidents.

Bureaux 512-13-14 Bâtiment Hannon

Representants:  
Atlas Assurance Company, Ltd. de Londres  
Commercial Union Assurance Company, de Londres  
Commercial Union Fire Insurance Company, de New York  
The English & American Assurance Corporation, Ltd. de Londres